



**Fuck me**  
dramaturgie et mise en scène **Marina Otero**

**PRESSE  
EXTRAITS**



## La presse a écrit...

● [letemps.ch](#) ● Lundi 06 septembre 2021 ● Par Marie-Pierre Genecand Alexandre Demidoff

### **Fuck me**

(...) Le titre est un programme en soi. La danseuse et chorégraphe argentine Marina Otero n'a pas sa langue dans la poche. Elle se raconte en femme blessée, obligée par une opération au dos de renoncer aux incantations de la nuit. Cela ne l'empêche pas de sévir, à travers six interprètes qui déballetent sur scène les petites souffrances et les grandes offenses d'une vie. *Fuck me* relève a priori du docu-punk. Une forme d'expressionnisme à cœur

● [teatrocritica.net](#) ● Vendredi 10 septembre 2021 ● Par Simone Brouillard

### **Baise-moi. Les limites du corps de Marina Otero**

*Fuck me* de Marina Otero explore le corps comme extrémité de l'expérience humaine et artistique. (...)

(...) parler de soi exige, pour un danseur, que le corps parle, placé au centre d'un discours individuel et collectif, en fait, dont les blessures mesurent le temps, marqué par les différentes limites que le corps lui-même est appelé à affronter. Il dira bientôt une phrase clé, décisive : « Quel corps pourra raconter ma vie jusqu'à la mort ? Seulement les miens »; et seul son corps, même sans être en scène, ne peut manquer d'être en scène. (...) et ici l'art intervient pour dire une frontière non encore exprimée, celle qui de la douleur inhérente à la vie connaît, a su, produire une autre vie.

● [Journal La Terrasse](#) ● Jeudi 23 septembre 2021 ● Par Belinda Mathieu

### **Fuck Me de Marina Otero**

Depuis les années 90, Marina Otero met en scène sa vie, son intimité, mêlant documentaire et fiction avec une esthétique kitsch et une bonne dose d'humour. Et c'est clouée à un lit d'hôpital à cause d'une hernie que l'Argentine compose la pièce *Fuck Me*. Alors, pour une fois, cette grande adepte de l'autofiction est bien forcée de remballer ses pas impétueux pour laisser l'espace scénique à d'autres. C'est donc cinq danseurs qui s'y collent, pour se livrer à des danses débridées, transgressives et hyper physiques, qu'elle observe sobrement, à côté d'eux sur la scène, habillée en noir. Elle poursuit ainsi sa trilogie – amorcée par *Andrea* et *Se rappeler 30 années pour vivre 65 minutes* – qui explore le temps qui passe et quelles traces il laisse sur le corps. Une pièce comme à son habitude vive et extravagante qui dépeint le portrait de sa propre finitude.

● [Transfuges](#) ● Octobre 2021 ● Par Ollivier Fregaville-Gratian D'Amore

### **Le corps sacrifié de Marina Otero**

(...) Chacun par sa danse, son tempo, sa gestuelle révèle une part cachée de sa personnalité, de son individualité. Mouvements saccadés, poses lascives, ils font basculer la salle vers un ailleurs sensuel, un monde où féminin et masculin se confondraient. Puis un changement de rythme, un « sample » techno, vient modifier l'ensemble. La chorégraphie s'unifie, s'harmonise. Ils ne font plus qu'un. (...)

● [Les Echos](#) ● Mardi 12 octobre 2021 ● Par Philippe Noisette

### **Déflagration**

Plus abouti, « *Fuck Me* » de l'Argentine Marina Otero aura fait l'effet d'une déflagration soulevant la salle du Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine. Il faut dire que la dame ne manque pas d'audace dans un vertigineux exercice d'autofiction malin. En digne « élève » d'Angélica Liddell, Otero met en scène la soumission des hommes, avec cinq danseurs censés jouer leur vie, le corps vieillissant et la société du spectacle. (...) À travers la nudité de ses danseurs sacrifiés à son narcissisme blessé, à son art amputé, elle explore ses blessures les plus profondes, le passage du temps et les marques qu'ils laissent sur le corps. Conjuguant habilement documentaire et fiction, elle invite à s'interroger sur sa propre fragilité, à la manière d'une Frida Kahlo contemporaine.